

***Peu
importe où
tu nous
mets dans
le globe***

Lorena Almario Rojas

— Hommage à la poétesse Ariana Brown —

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

Au début, tout était blanc, un blanc clair et brillant. Mais le Soleil était curieux, il voulait tout caresser, connaître chaque texture avec ses membres. Le premier rayon annonce ce qui va arriver, le deuxième dialogue avec le blanc chatoyant, le troisième court et s'échappe hors de ma vue. Le quatrième est timide, passe sa main à travers les nuages courbés, leur fait ses adieux, rebondit et avec un mouvement lent, entre dans les Andes. Quand le quatrième rayon embrasse la terre, la danse commence. Dans les Andes, toutes les couleurs s'échappent et dans les Andes, tous les couleurs meurent. Le Soleil s'accroche à la Terre comme ses mains s'accrochent aux miennes, comme son bisou à mon front.

L'avion, contrairement au soleil, ne caresse pas le blanc incandescent. Au contraire, il le coupe, le transperce. Comme le navire colonial coupe la mer, comme mes mots d'adieu coupent le visage des femmes que j'aime sous forme de larmes, comme la pluie coupe la terre sèche.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

La première fois que j'ai bu un demi-verre de vin en entier, j'étais fier·e. La première fois que j'ai fait du vélo, j'étais trop grande pour en être fier·e. La première fois que j'ai embrassé une fille, j'ai failli vomir dans sa bouche tellement j'étais nerveuse. La première fois que j'ai vu des paramilitaires, j'avais 6 ans. **La primera vez que vi paramilitares, tenía 6 años.** La première fois que je suis arrivé·e à Paris, je ne croyais plus aux mythes qui ont construit sa gloire. Je ne croyais plus aux mythes qui ont construit la gloire des métropoles. La première fois que j'ai essayé d'écrire ce texte, je ne voulais pas l'écrire, car je ne voulais pas continuer à me penser à partir du centre. **La primera vez que intenté escribir este texto, no quería hacerlo, no quería seguir construyendo mis narrativas a partir de un lugar que entendemos como un centro.** Paris, la première fois que j'ai détesté Paris, je n'avais jamais vécu ici, j'avais juste lu Despentès.

Les métropoles sont toujours les villes désignées, les villes sauvées, ces rues nous rappellent tellement la beauté blanche qu'on n'aura jamais dans nos traits. **La belleza blanca que nuestros rasgos jamás poseerán.** D'incontournables destinations où les passages des écrivains, qui constituaient nos lectures obligatoires du lycée, de Baudelaire à Cortázar, ne font que confirmer qu'il y avait quelque chose dans ces rues, dans la manière dont les artistes ont pu articuler le langage entre leurs murs. **Destinaciones ineludibles, fueron atravesadas por todos los escritores que constituían nuestras lecturas obligatorias del colegio, de Baudelaire a Cortázar, y aquello, no hacía nada más sino confirmar que había algo en sus calles, en la manera en que sus curvas moldearon la capacidad, de ciertos Hombres, a jugar con el lenguaje.** Quelque chose que nos dialectes n'auront jamais la finesse de prononcer correctement. Quelque chose qui s'alimente de nous, de nos cerveaux qui ont coûté cher parce que colonisés dans des écoles privées et internationales, de nos bras analphabètes et mal payés, de notre aura toujours précaire peu importe le type de migration qu'on expérimente, de notre capacité à fuir le conflit et la guerre, de notre volonté de nous défendre, de notre entraide, de notre amour et de nos sourires. **Algo que se alimenta de nosotros, de nuestras mentes de buen migrante, que hartó si costaron, que fueron colonizadas (nuevamente) por escuelas privadas e internacionales, de nuestros brazos analfabetas y mal pagos, de nuestra aura siempre precaria sin importar el tipo de migración que experimentemos, de nuestra capacidad de huir del conflicto y de la guerra, de nuestra voluntad para defendernos, para ayudarnos mutuamente, de nuestro amor et de nuestras risas.**

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

Au début, tout était blanc, un blanc clair et brillant. Mais le Soleil était curieux, il voulait tout caresser, connaître chaque texture avec ses membres. Le premier rayon annonce ce qui va arriver, le deuxième dialogue avec le blanc chatoyant, le troisième court et s'échappe hors de ma vue. Le quatrième est timide, passe sa main à travers les nuages courbés, leur fait ses adieux, rebondit et, avec un mouvement lent, entre dans les Andes. Quand le quatrième rayon embrasse la terre, la danse commence. Dans les Andes, toutes les couleurs s'échappent et dans les Andes, tous les couleurs meurent. Le Soleil s'accroche à la Terre comme ses mains s'accrochent aux miennes, comme son bisou à mon front.

L'avion, contrairement au soleil, ne caresse pas le blanc incandescent. Au contraire, il le coupe, le transperce. Comme le navire colonial coupe la mer, comme mes mots d'adieu coupent le visage des femmes que j'aime sous forme de larmes, comme la pluie coupe la terre sèche.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

De notre entraide, de notre amour et de nos sourires. Lorsque A m'a fait rire pour la première fois, j'étais sur la terrasse de mon école, en banlieue de Paris. Il faisait froid, mais on était dehors. Il faisait froid mais on refroidissait davantage la température de nos corps avec de la bière encore plus froide et on en était fier-e-s. M parle fort et me dit qu'elle descend dans le Sud demain, elle fera un stage avec sa mère, je lui dis que je descendrai dans le Sud fin juillet, j'irai dans un aéroport et ferai douze heures d'avion pour y arriver. P me dit qu'il ne pourrait pas, trop peur de voler, C coupe la discussion parce qu'iel ne veut pas penser au moment où iel va prendre son avion, descendre vers son Sud et parler à ses parents du fait qu'iel commencera à prendre la testo, en septembre. **C no responde, C pone fin a la conversación porque no quiere pensar en su Sur, en ir al Sur para tener que decirle a sus papás que comenzará su tratamiento hormonal en septiembre.** Non, C ne veut pas parler de son Sud. C prend la parole pour nous inviter chez lui et faire des tortillas, je lui réponds que j'irais que s'iel me laisse cuisiner des arepas, A prend une bière et dit qu'elle pourrait tenter la préparation d'un dessert, apple crumble, plutôt la version de son territoire, qu'on connaît pas encore, mais tkt, on va adorer. Là, on rigole parce qu'on sait que c'est mort. Si on pense à plus de deux plats, trop de travail, trop de flemme pour réellement faire la soirée. Mais on rigole de notre propre capacité à rêver des moments qui n'arriveront jamais et c'est alors que je reconnais le rire d'A, avant qu'elle me dise d'où elle vient, je sais qu'elle aussi, elle a son Sud à elle. Et j'aime pas les métropoles, mais maintenant que j'y suis, j'aime bien et je déteste de tout mon cœur, le moment où un territoire, parce que complètement capitalisé et déraciné, organise directement ou indirectement une économie de l'immigration, me rapprochant ainsi de ce rire. Ce rire qui dit : moi aussi j'ai dû partir et je regrette mais j'ai survécu et, peut-être, en ce moment, c'est tout ce qui compte.

La première fois que A ne me l'a pas dit avec son sourire mais avec ses mots, c'était en Ardèche, loin de la métropole, lorsqu'on marchait entre les cailloux. Elle n'en pouvait plus, laisse-moi là, m'a-t-elle dit, je ne ferai pas un pas de plus, de toute façon, les cailloux ici ont la forme dont mes rêves ont besoin. Tu sais, il y a six mois, j'étais insomniaque, cette nuit, j'ai dormi quatre heures, des fois, c'est une victoire d'avoir le strict nécessaire, c'est pas ce dont je rêve mais c'est comme ça, des fois il faut juste l'accepter, des fois quand je parle trop, c'est parce que je suis fatiguée, je vais faire une sieste, je vais la faire ici, c'est pas grave, tu sais, je vais avoir mal au dos si je dors ici mais j'ai échappé à la guerre, quand je dis j'ai échappé à la guerre, ce que je veux dire, c'est que j'ai déjà la guerre dans tout mon corps, un peu mal au dos, c'est rien. Je sens le rire refluer dans ma gorge et je le laisse parcourir les champs. Je sais que c'est un moment fort et touchant, mais je rigole, désolée... C'est juste qu'A me rappelle la façon dont ma mère, **Es solo que A me recuerda la forma en la que mi madre** chaque fois qu'on traversait une rue avec

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

des voitures stationnées tout le long, courait de toutes ses forces à notre endroit de destination. On aurait dit qu'elle était folle mais en réalité, personne ne la regardait. On comprenait tou·te·s, en silence, la nécessité de sa folie, parce qu'elle avait peur qu'une des voitures explose. Le narcoterrorisme et la violence des années 1980-1990 en Colombie ont laissé des traces dans son corps et dans sa mémoire. Comme quand A me dit : les roches me rappellent ma ville natale parce que c'est tout ce qui reste après les explosions, des putains de roches, et je sais que les explosions de B en 2020 ont laissé des traces dans son corps **su cuerpo** et sa mémoire.

Même le ciel bleu, froid et humide de Montselgues a ses propres traces de violence, des traces d'avions dans ses nuages. A a aussi peur des avions qui passent, de ses avions à elle, des avions de sa mémoire. La première fois que j'ai eu une conversation sur les avions de chacun·e, c'était avec L. Il me dit que le bruit des avions sont, pour lui, un souvenir sonore de la dictature chilienne, je lui réponds que pendant les occupations des villes en Colombie en 2021, les bruits d'avions de guerre ont été l'un des rares moments où ma ville natale a entendu le conflit armé. Chacun ses histoires, ses territoires, ses avions. Des petits avions qu'on n'a jamais demandés, mais que nos parents nous ont transmis quand même. J'en ai déjà cinquante, de ces avions en jouets dans ma chambre et j'aime pas jouer avec.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

Au début, tout était blanc, un blanc clair et brillant. Mais le Soleil était curieux, il voulait tout caresser, connaître chaque texture avec ses membres. Le premier rayon annonce ce qui va arriver, le deuxième dialogue avec le blanc chatoyant, le troisième court et s'échappe hors de ma vue. Le quatrième est timide, passe sa main à travers les nuages courbés, leur fait ses adieux, rebondit et avec un mouvement lent, entre dans les Andes. Quand le quatrième rayon embrasse la terre, la danse commence. Dans les Andes, toutes les couleurs s'échappent et dans les Andes, tous les couleurs meurent. Le Soleil s'accroche à la Terre comme ses mains s'accrochent aux miennes, comme son bisou à mon front.

L'avion, contrairement au Soleil, ne caresse pas le blanc incandescent. Au contraire, il le coupe, le transperce. Comme le navire colonial coupe la mer, comme mes mots d'adieu coupent le visage des femmes que j'aime sous forme de larmes, comme la pluie coupe la terre sèche.

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

Je pense au paysage autour de nous, les montagnes les roches les genets le sapin blanc le mimosa argenté l'érable l'achillée les herbes les falaises le poireau la ciboulette le vulpin l'amarante la busserolle l'herbe à l'esquinancie l'avoine le marrube noir le brome le chardon crépu. **Pienso en el paisaje a nuestro alrededor las montañas las rocas la retama negra los pinos blancos la mimosa plateada el arce la milenrama las hierbas los acantilados el puerro el cebollino la cola de zorro la siempreviva la gayuba la asperula la avena el marrubio negro el cardo rubio.** Je pense au paysage autour de nous, les cailloux qui nous murmurent les souvenirs de la ville B, la première phrase de L en Ardèche, c'était dans la voiture, lorsqu'on venait à peine d'arriver, il a dit que c'était la première fois qu'un paysage en France lui rappelait le pays Ch, **es la primera vez que un paisaje francés me recuerda Ch.** Je pense à mes vacances à la montagne, une autre montagne, de l'autre côté de l'océan. Peut-être qu'on ne connaît pas assez le territoire, du coup, ça nous rappelle toujours un ailleurs et on s'en excuse à l'avance. **Lo siento.** Mais je célèbre aussi les cicatrices que ces ailleurs ont laissé dans nos corps et que ce territoire, sous mes pieds, ramène à flot.

Mais si je parle des cicatrices dans mon corps, comment je parle du territoire qui soutient mon poids ? Comment je parle de la campagne ? On fait quoi de la campagne ? De l'idée de campagne, même. Je ne peux pas m'empêcher de rêver, de sourire à l'idée des herbes qui cassent le béton et laissent des cicatrices sur les pavés, mais cette fois-ci, les cicatrices nous font du bien. Et les migrants du Sud sont juste à côté, parce que s'ils nous ont racialisé·e·s et classifié·e·s comme femmes pour nous rapprocher de leur définition de la Nature, alors on sera à côté des herbes qui cicatrisent des pavés, on crachera de la terre sur leurs mains trop habituées à toucher le monde avec un désir de possession.

Quand je prononce la phrase « Lorsque A m'a fait rire pour la première fois, j'étais sur la terrasse de mon école en banlieue de Paris », ne m'écoutez pas, je vous mens, lorsque A m'a fait rire pour la première fois, j'étais sur la terrasse de mon école à l'est du Vexin, aux confins de la Normandie, au Nord du Val-de-Loire, au Sud d'Amiens. Nommer le territoire à partir d'un autre point de vue, comme nommer les blessures belliqueuses dans nos corps, **Nombrar el territorio desde otro punto de vista geográfico así como verbalizar las heridas bélicas de nuestros cuerpos** est déjà une victoire, **no es la utopía**, ce n'est pas ce dont on rêve mais c'est déjà ça. Je ne veux pas non plus composer une ode à la province comme si c'était quelque chose d'éloigné et de beau. La Province fait chier, et elle est en chacun·e d'entre nous. S'il n'y avait que du Centre-Pouvoir dans nos corps, la bataille serait déjà perdue et je veux penser que même en

Orillas / Lisières

INNOVART, UNA, UNLP, ENSAPC

France, pays qui se construit dans l'idée d'être un centre en soi, il y a des raisons de se battre, mais je n'y crois pas toujours.

Ce que je veux dire, c'est que cette idée des pôles de pouvoir culturel, le lointain civilisé, est une narration moribonde et elle a fait son temps. Paris n'est pas française. Paris est antillaise, bretonne, occitane, marocaine, basque, maghrébine, algérienne, libanaise, portugaise et indigène. La campagne n'est ni vierge, ni belle, ni contemplative, ni privée, elle vient provincialiser les villes et l'Europe entière, elle a ses propres langues même si on les a oubliées et elle a survécu aux bûchers et aux supermarchés, mais surtout, elle est commune.

La campagne doit être commune.

Nos corps ne sont ni malades, ni cassés, ni traumatisés par la guerre, ils sont juste vivants. Nos corps du Sud, nos corps colonisés, les chairs à canon, peu importe où tu nous mets dans le globe, on aura le pouvoir de se rassembler. Même dans la plus grande des métropoles, on créera nos propres univers et cela suffira.

Regardons-nous alors, nous soigner nous-même, nous suffire à nous-mêmes.